

1

Je savais des vies. Tout simplement. On pensera que j'exagère ou que je veux me la jouer : on a le droit, mais, ce qui est sûr, c'est que, pour sauver des vies, on me payait, et plus je savais de vies, plus je devenais riche. À cette époque, mon existence ressemblait à un match de tennis : un des deux joueurs ne bougeait pas de chez moi, de mon salon où trônait un téléviseur géant, de la chambre noire où je passais mes journées à développer des photos, de mon quartier, enfin, où il y avait tout ce qu'il fallait pour me combler – le bar où je prenais mon petit déjeuner sans me presser, une petite librairie où je pouvais dénicher les livres que j'avais envie de lire, une épicière, grande dame distinguée, sourire et dents blanches, qui me réservait toujours les meilleures grappes de raisin et les plus belles pêches, un barbier chez qui j'allais deux fois la semaine, et même un cybercafé où je restais des heures à surfer. L'autre joueur se déplaçait sur une moitié de continent, qui était la zone qu'on m'avait attribuée. Il allait des côtes de Cadix jusqu'en Sicile. Normalement je déterminais moi-même l'endroit où disposer ce joueur, mais parfois les circonstances choisissaient pour moi : une importante cargaison d'Albanais qui arrivait de Brindisi m'obligeait à prendre l'avion en toute hâte pour Rome, à louer sur place une voiture et à rejoindre la ville dans laquelle m'attendait le second joueur de ma partie de tennis.

C'était quoi, exactement, ton travail ? allez-vous demander. Qu'est-ce qu'on doit comprendre par « sauver des vies » ?

D'accord, je ne savais pas des vies comme les pompiers ou les secouristes : en fait, eux, ils ne sauvent que des corps. Je n'ai jamais vu aucun pompier qui, après avoir extrait quelqu'un des flammes, lui propose une vie meilleure, un sauvetage qui le mènera beaucoup plus loin que l'échelle d'incendie par laquelle il l'a tiré jusque sur le trottoir pour lui donner les premiers soins. Je ne connais aucun secouriste qui, après avoir fait un bouche-à-bouche à un baigneur sauvé de peu de la noyade, lui dise : marie-toi avec moi. Moi, mon travail consistait à rechercher la beauté, à mettre les mains dans la fange et à en extraire des bijoux que je nettoyais, que j'arrangeais et préparais, afin qu'ils perçoivent le prix qu'ils méritaient. Je me rendais là où la misère dissimulait certains de ces bijoux. Je les recherchais avec une patience à toute épreuve et je les repêchais. C'est ça que j'appelle « sauver des vies ».

Je me trouve, par exemple, sur une plage de Tarifa. Le soleil, hésitant, disparaît derrière la ligne d'horizon, et les arbres transis de froid plient leur corps, dans une sorte de gèneflexion élégante. Plusieurs douzaines d'Africains viennent d'arriver dans des embarcations de misère. Ils rampent sur la plage dans leurs guenilles trempées sous des regards qui leur inspirent la terreur. La gendarmerie les attend et les arrête. Nombre d'entre eux s'évanouissent, d'autres donneraient tout ce qu'ils ont pour un verre d'eau, la plupart ne parviennent pas à maîtriser leurs tremblements. Mais les gendarmes ne se soucient pas encore d'eux, ils les empilent afin de les contrôler et rien d'autre. Certains ont réussi à garder un peu de ce qu'ils possédaient et le portent dans un sac recouvert de ruban isolant. Les gendarmes attendent la venue des caméras de télévision pour les dorloter, sortir les bouteilles d'eau et les serviettes propres. C'est comme ça qu'ils font : ils appellent d'abord les journalistes de la télé, et, après seulement, les services médicaux. Entre les deux appels, si je suis dans les parages, ils m'appellent moi. Oui, c'est un officier qui me téléphone, je lui graisse la patte de temps en temps avec quelques billets. Il me réveille à l'aube et me dit, sans se faire entendre des autres : dans une demi-heure, à tel endroit. Et je débarque. Une fois sur place, l'officier s'approche de moi et

me glisse à l'oreille : tu as quinze minutes. Il me laisse inspecter la marchandise, et j'examine les nouveaux arrivants aussi vite que je peux. Si un article me convient, je le signale à l'officier qui me répond : O.K., passe dans deux heures au poste. Je m'y rends à l'heure dite. L'officier m'a déjà mis l'article de côté. Il porte un haut de survêtement rose et un pantalon qui a dû, un jour, être de couleur claire, il a des yeux qui semblent dire « s'il vous plaît, ne me faites pas de mal », l'officier lui a épargné la visite médicale, il lui a servi une bonne tasse de café et, s'il a vu par hasard la veille au soir un film exaltant les belles valeurs humaines, il a même été jusqu'à lui acheter un beignet. Je m'empare de l'article avec tout l'empressement dont je suis capable, en essayant que personne ne nous voie. La pièce ainsi capturée ne m'appartient pas encore, aussi je m'oblige à être aimable et charmeur afin de gagner sa gratitude. Je lui fournis une veste et des baskets que j'ai dénichées dans une boutique ouverte jour et nuit. À coup sûr, elle me demandera où je l'emmène, ce que vont devenir ses proches – il y a toujours un frère ou un père qui doit rester derrière –, et moi, à ce moment précis, je dois lui dire la vérité, je dois lui révéler pourquoi je vais lui sauver la vie, alors que tous ceux qui ont fait la traversée avec elle seront renvoyés dans leurs pays d'origine, sans que cela émeuve un tant soit peu les représentants de la loi. Si elle ne parle pas anglais, ce qui arrive, j'ai toujours recours à un traducteur qui puisse lui expliquer avec énergie et concision de quoi il retourne. Si elle parle anglais, je me charge moi-même de la convaincre qu'il lui reste peu d'options, sinon me faire confiance et me laisser la sauver. J'ai même sur moi les numéros de téléphone de pantins comme elle, homme ou femme, que j'ai déjà sauvés : je trouverai un compatriote, ils pourront parler un moment jusqu'à ce que, une fois le téléphone raccroché par la pièce fraîchement acquise, elle ne trouve plus aucun argument à opposer à l'opération. Il m'appartiendra alors de l'arranger, de faire ressortir son extraordinaire beauté, de mettre en valeur ses charmes. En deux jours, elle sera prête à se rendre au siège du Club, où elle sera examinée par la direction. Je sais parfaitement quand une pièce chassée par moi sera acceptée sans

discussion ou s'il peut y avoir un problème qui l'empêche de réussir l'examen. Dans le cas qui nous intéresse, ils n'ont fait aucune objection. Ils ne sont pas restés bouche bée devant la créature que je leur ai présentée, car ils n'ont pas pour habitude de s'étonner ni de montrer en public leur contentement, mais ils ont été enchantés que Nadim – c'est le nom que je lui ai donné dès l'instant où je l'ai vue, elle m'a dit son prénom mais je ne sais pas pourquoi, elle n'a pas voulu me dire son vrai nom – intègre le catalogue de modèles du Club. Très vite, on réalisera pour la pièce un reportage-photo qui viendra grossir le magnifique menu du Club, on lui assignera une ville où elle sera envoyée pour se mettre aux ordres de la direction de la filiale ainsi choisie. Mais je n'interviendrai plus dans ce processus : je me suis limité à l'aider à s'échapper. À partir de ce moment-là, elle commencera à gagner de l'argent : 20 % sur chaque service. L'usage veut qu'on fasse appel à elle pour un service tous les trois ou quatre jours. Le prix du service, évidemment, sera exorbitant. Pour faire court, la preuve que sa vie et sa beauté vaudront beaucoup plus que ce qu'elles valent maintenant, c'est que si, moi, je voulais jouir de son corps, chose qui ne serait pas du tout impossible avant l'examen et que – je peux bien l'avouer – je me suis abaissé à faire à bien plus d'une occasion avec d'autres pièces, je devrais payer presque autant que ce que je toucherai pour l'avoir sauvée. Il n'y a pas de réductions pour les chasseurs du Club.